



Marc Gentilini, une passion l'Afrique, une profession de foi l'humanisme

Enfant de la guerre, comme il se définit, Marc Gentilini est né à Compiègne en juillet 1929. À dix ans, alors que la Seconde Guerre mondiale éclate, il vit au côté de sa mère, infirmière engagée volontaire de la Croix-Rouge, au sein d'un hôpital militaire au cœur de la Somme. L'avancée de l'armée allemande amène la famille à fuir et à prendre le chemin de l'exode. Quand on lui confie, des décennies plus tard, la présidence de la Croix-Rouge française, il se souvient qu'attaqués sur les routes de Picardie par les « stukas » allemands, il disait à son frère, « *N'aie pas peur, nous sommes dans une ambulance de la Croix-Rouge, l'emblème nous protège, on ne nous tirera pas dessus* ». Conviction illusoire dans la plupart des cas !

Prisonnier de guerre, son père est absent pendant les cinq années que dure le conflit et la famille vit pauvrement. Élève chez les Jésuites qui le prennent matériellement en charge à Reims pendant toutes les années de guerre. L'Armistice signé, il est marqué par la visite spectaculaire du général de Lattre de Tassigny, venu remercier les pères jésuites d'avoir caché son fils Bernard (tué plus tard en Indochine) pendant les années d'occupation. Cette visite réveille les consciences et l'on ne cessait de nous demander de « *donner de notre personne* », de rendre à la société ce que nous avons reçu, un peu comme des privilégiés. C'est dans cette ambiance que j'ai décidé de « *faire médecine* », choix moral et un choix personnel.

Parallèlement à cet engagement, avec quelques camarades, nous nous rendions régulièrement dans un des quartiers ouvriers de Reims pour animer des activités de « *patronage* ». Devant la pauvreté de ces habitants, j'ai ressenti l'envie d'agir et d'y revenir m'y installer comme généraliste...

La route semblait toute tracée, un autre pôle d'intérêt cependant va en changer le cours. En première année de médecine, à Reims, j'ai décroché le premier prix, ce qui m'a permis d'acheter un planisphère. Installé sur un mur de ma chambre, en l'observant, j'étais fasciné, au cœur du « *Soudan français* » (futur Mali), par la ville de **Bamako**. J'ai su de suite que c'était là que je voulais aller. Séduit par le continent africain et ses multiples cultures, le futur spécialiste des maladies tropicales lit de nombreux ouvrages sur le sujet.

Avant de partir à la découverte de cet horizon lointain, Marc Gentilini gagne la capitale et poursuit ses études et les concours d'externat et d'internat des Hôpitaux de Paris. Nommé interne, il intègre le service de médecine générale du Professeur André Domart qui m'adopte et me propose un poste fixe dès la fin de mon internat dans son service. Mon maître, lassé par les tensions hospitalo-universitaires (un monde difficile et complexe), me délègue rapidement beaucoup de responsabilités.

Rattrapé au cours de son cursus universitaire par le Service National, obligatoire, trente mois, Marc Gentilini part en Afrique en tant que médecin « *appelé* ». Au terme de six mois en Algérie, j'ai été muté en Afrique noire. Après une traversée en bateau, je suis arrivé à Dakar au mois novembre, la meilleure saison pour découvrir ce pays : transmission du paludisme plus rare, végétation luxuriante au décours de la

saison des pluies. Mais à peine arrivé, on lui annonce son départ pour Bamako, la destination de ses rêves ! Le permis de conduire en poche, obligatoire pour manœuvrer l'ambulance, délivré en 15 minutes auprès d'un capitaine d'aviation manchot, Marc Gentilini n'a pas le temps de poser sa valise dans la capitale du Mali, qu'il prend aussitôt la route de **Gao**, ville où il est affecté. Envôuté par la ville des Askias, vieille civilisation de la boucle du Niger, il partage son temps entre la « base aérienne » dont il a la responsabilité et « l'ambulance » hôpital local dans la ville. Parallèlement à ces activités, il effectue les tournées dans toute la région, aujourd'hui aux mains des islamistes : Kidal, Tessalit, Menaka et ainsi se familiarise avec les maladies tropicales.

Quand vient l'heure du retour à Paris, en 1959, difficile pour le jeune interne de s'arracher à l'Afrique. Une lettre de son « Patron » le contraint à reprendre ses études pour les achever et se spécialiser. Bientôt Marc Gentilini ouvre, au sein du service de médecine générale où il travaille, une consultation consacrée aux maladies tropicales et parasitaires. Les patients affluent, de l'éboueur à l'ambassadeur, du voyageur au coopérant de tous bords.

Un temps, il est nommé professeur visiteur à Port-au-Prince, en Haïti. Expérience éprouvante mais enrichissante. Assigné à résidence durant 3 mois, conséquence de la mise en place de la dictature de Duvalier, père, alias « Papa Doc » et ses tontons macoutes, j'ai eu tout le loisir de dévorer le fonds de livres du Centre culturel français racontant l'histoire de Saint-Domingue, celle de l'esclavage, de la révolte de Toussaint Louverture et de l'épidémie de fièvre jaune qui décimât le corps expéditionnaire français.

Histoire des pays situés sous les tropiques, histoire de leur économie, histoire et environnement des maladies, populations et culture, tout cela enrichit le jeune médecin et ancre en lui définitivement cet intérêt pour la médecine exotique.

Après l'agrégation, à 36 ans, il devient, pour un temps, directeur du Laboratoire central de l'hôpital Saint-Louis, chargé de l'hématologie, de la bactériologie, de la virologie, de la parasitologie et de la mycologie... poste difficile qui le prive de clinique et ne lui convient pas, mais lui permet de rencontrer le professeur Jean Bernard, pour lequel il a beaucoup d'admiration et Jean Dausset, le futur prix Nobel. S'appuyant sur une équipe solide, performante et engagée, il continue à travailler avec son ancien Patron, André Domart, entretemps installé à l'hôpital Claude Bernard.

Le succès d'une entité hospitalière, associant la clinique et la biologie, ne plaît pas à tous les confrères, notamment à ceux qui avaient, jusqu'à présent, le monopole des maladies infectieuses. « *En mai 68, la révolte étudiante déferlant, j'en profite pour choisir, sur le plan universitaire, la Pitié-Salpêtrière, tout en restant rattaché à Saint-Louis et à Claude Bernard, au plan hospitalier* ». Mais soucieux de se séparer de l'élément perturbateur que j'étais, on me propose un vrai plein temps avec unité de lieu à la Pitié Salpêtrière ; je pose mes conditions : 20 lits. Mes exigences satisfaites, je m'installe définitivement dans ce grand Centre hospitalier et y crée, en quelques années, au pavillon Laveran (du nom du découvreur de l'agent responsable du paludisme), un ensemble clinique, biologique et de recherche, avec le concours de l'INSERM, pour la prise en charge des maladies infectieuses et tropicales, plus

attractif que les autres structures. Ce dynamisme n'est pas du goût de tous et le combat fut difficile.

Mais en 1981, apparaissent les premiers cas, aux États-Unis, de ce que l'on n'appelait pas encore le Sida mais qui se révèle être un syndrome immunitaire surprenant, nouveau et grave, alors que les maladies infectieuses, au moins dans nos contrées, paraissaient maîtrisables. À l'époque, avec un de mes assistants, Willy Rozenbaum, transfuge de l'Hôpital Claude Bernard où son impétuosité avait déplu, nous décidons d'ouvrir une consultation dédiée à cette nouvelle maladie. L'inquiétude est grande devant l'augmentation du nombre de cas, la mortalité et l'incertitude quant à l'agent pathogène ; nous adressons un ganglion à l'Institut Pasteur, convaincus qu'il faut rechercher l'agent pathogène dans celui-ci plutôt que dans le sang. C'est à partir de ce ganglion que sera découvert, en 1983, le virus du Sida. Les années passent, dures et douloureuses. *« De 1981 à 1996, 99 % des malades ayant une sérologie positive meurent. Dans les dix premières années du Sida, j'ai perdu dans mon seul service, 2 000 jeunes malades. C'est au cours de cette triste période que je rencontre Daniel Defert, alors secrétaire de Michel Foucault, qui cherche à créer une association afin de protéger les patients séropositifs victimes de discriminations. Avec deux autres chefs de service de l'Hôpital Saint-Louis et de Claude Bernard, nous décidons d'appuyer son initiative »*. Ainsi est né « **AIDES** ». Il a fallu aussi tenir des « amphis » pour rassurer les personnels soignants sur la contagiosité de la maladie".

Catholique, j'ai vite interpellé les autorités religieuses sur ce sujet et, avec l'archevêque de Paris, le Cardinal Lustiger, nous avons mis en place le Centre de la rue de Varenne pour accueillir les patients séropositifs.

Par la suite, Marc Gentilini alerte l'Académie de médecine et la communauté internationale sur le fait que le Sida n'est pas une maladie des homosexuels nord-américains ou européens, mais avant tout une affection qui atteint les femmes et les enfants, et qui, au total, est d'abord une maladie hétérosexuelle sévissant dramatiquement en Afrique, épice de la maladie. En parallèle, il anime l'Organisation PanAfricaine de lutte contre le Sida (OPALS) et crée en 1988 les premiers Centres de Traitement Ambulatoire (CTA) des malades du « Sida » en Afrique. Enfin 1996 arrive, année de résurrection, avec la mise sur le marché des premiers **antirétroviraux** (bi et trithérapies).

Les années passent, les missions en Afrique se succèdent, Marc Gentilini continue son parcours. À 66 ans, arrive la « retraite ». Sa succession à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière réglée, il continue, un temps, dans son ancien service comme Consultant.

Deux ans après, il est appelé à présider, pendant 7 ans et demi, la **Croix-Rouge Française**, qu'avec une équipe dynamique, il réveille et bouscule. Son mandat se termine la veille du tsunami de 2004. Philippe Douste-Blazy, alors ministre de la Santé, lui propose la présidence d'un groupe de vingt associations en charge de l'enfance dans le Sud-Est asiatique, poste qu'il assume pendant 4 ans. On le retrouve aussi au **Conseil Économique, Social et Environnemental** où il émet, en 2006, un avis percutant sur « ce qu'il reste de la coopération sanitaire française dans les pays en développement après les transferts budgétaires (du bilatéral au

multilatéral) décidés par des politiques mondialistes ». Il sert aussi à la Halde (Haute Autorité pour la Lutte contre les Discriminations). Enfin, pendant 4 ans, à la Commission Consultative Nationale des Droits de l'Homme (CCNDH).

A 83 ans, rien n'a changé. Animé par les mêmes passions, il conseille encore quelques patients et s'attèle à une nouvelle édition enrichie, augmentée, modernisée de « Médecine Tropicale". Le livre, publié aux éditions Lavoisier, vient de paraître...

Olivier Frégaville-Arcas

Journaliste

[Information Hospitalière](#)